

Jacques Fesch sur scène, un miroir tendu aux détenus

— Dimanche 16 octobre, le comédien Fitzgerald Berthon a interprété sa pièce *Dans 5 heures*, inspiré des écrits de Jacques Fesch, à la prison de la Santé, à Paris.

— À l'écoute des textes de ce condamné à mort qui s'est converti en prison, les détenus ont été touchés, et se sont sentis rejoints.

« Je trouve que t'as un sacré culot de jouer ça ici. » Paul (1), un détenu d'une cinquantaine d'années, prend la parole à peine la pièce terminée. « Nous, on est en taule. On pourrait penser qu'on a plutôt envie d'entendre des histoires de petits oiseaux. Et toi, t'arrives à nous amener ça. Je te tire mon chapeau. » À la fin de la pièce, les détenus avaient applaudi à tout rompre et s'étaient tous levés.

Dans le gymnase de la prison de la Santé, dimanche 16 octobre, Fitzgerald Berthon vient de terminer son seul en scène *Dans 5 heures*, une pièce inspirée des écrits de Jacques Fesch, qu'il joue jusqu'au 10 décembre à Paris, au théâtre La Flèche (2). Cette représentation suivie d'un échange avec les détenus, ce dimanche, revêt une symbolique particulière. C'est dans ce même établissement pénitentiaire que, le 1^{er} octobre 1957, Jacques Fesch a été guillotiné après avoir été condamné à mort pour le meurtre d'un policier. Il s'était converti en prison et avait écrit, la veille de sa mort, la phrase *Dans cinq heures, je verrai Jésus* (lire ci-contre).

« Fitzgerald exprime les émotions que nous ressentons tous les jours. L'isolement. Le sentiment d'être seul au monde. »

À la prison de la Santé, une soixantaine de détenus, tous chrétiens conviés dans le cadre de l'aumônerie, ont assisté à la pièce. Dans ce lieu d'ordinaire si bruyant, où 1100 personnes sont incarcérées pour environ 800 places, aucun bruit n'a retenti, à part la voix du comédien. Seul sur cette scène improvisée, Fitzgerald Berthon a pris les mots de Jacques Fesch pour raconter le mal que fait l'enfermement à l'homme, la détresse



Pour le comédien Fitzgerald Berthon (au centre), le témoignage de Fesch peut « ouvrir les cœurs ». Marion Parent pour La Croix

du condamné, et finalement, l'espérance de la foi.

Et les détenus se sont sentis rejoints. Dans une forme de catharsis, certains ont revécu leur propre vie dans la voix du comédien. Après la pièce, Thomas a encore du mal à s'exprimer. « J'ai tout vécu en même temps que lui, sur scène, dit-il, le regard songeur. Et j'ai 27 ans, comme Jacques Fesch. » « Fitzgerald a exprimé les émotions que nous ressentons tous les jours, dit aussi Vladimir. L'isolement. Le sentiment d'être seul au monde, de ne pas voir le bout du tunnel. Et puis, il trouve la foi. Comme nous. À la fin, il nous faut bien croire en quelque chose, en une sortie, au monde extérieur. Si on ne croit pas, on ne peut pas tenir. »

Arthur, lui, évoque un passage où Jacques Fesch s'adresse à sa fille : « Il comprend que, par sa peine, il tue toute une famille. Il aurait préféré prendre toute la souffrance pour lui, analyse le détenu, en parlant, en creux, de lui. Nous aussi, on est écrasés de culpabilité. Quand j'appelle ma mère, je sais qu'elle fait semblant d'aller bien. » Jim a reconnu, dans la pièce, les moments où, après le par-

loir, il se demande si sa femme ne le prend pas pour un criminel. « Le comédien vient de l'extérieur, et pourtant, il s'est senti proche de nous, relève le jeune homme, qui ne pensait pas que c'était possible. D'habitude, même les gens de notre propre famille ne nous comprennent pas. » « C'est une pièce qui leur tend un miroir », analyse Fitzgerald Berthon. Le comédien et metteur en scène a hésité avant de jouer devant des détenus. « Je me disais parfois : c'est indécent, ça les replonge dans leurs angoisses. » Mais, malgré tout, « il y a aussi cette lumière, cette espérance de Jacques Fesch qui peut les encourager, les élever », croit-il. Le comédien voit dans ce spectacle une dimension missionnaire : « Le témoignage de Jacques Fesch peut ouvrir les cœurs, permettre un questionnement, une rencontre. »

Et le texte, parmi les détenus, a ravivé des questions existentielles. « S'il avait été libéré, est-ce que sa foi aurait tenu ? », se demande Paul. « Ça, on ne le saura jamais », répond Fitzgerald Berthon. « Peut-être qu'il a eu la foi parce qu'il se rapprochait de la mort aussi », interroge Jim.

« Nous, on a encore une chance de s'en sortir, on y croit encore, mais lui ?, renchérit Ahmed. Quand il y a plus rien, il reste Dieu. » Nicolas comprend le condamné qui a trouvé la foi. « En prison, nos sentiments sont déçuplés. C'est dans ces moments-là qu'on se remet à penser à Dieu. » « On est plus aiguisés », entend-on dans la salle. Les autres hochent la tête.

Fitzgerald enchaîne : « Fesch dit que dans une cellule, le Christ parle peut-être plus distinctement qu'ailleurs. »
Marguerite de Lasa

(1) Les prénoms ont été changés.

(2) Dans 5 heures, d'après les écrits de prison de Jacques Fesch. Tous les samedis à 19 heures jusqu'au 10 décembre, au théâtre La Flèche, à Paris.

Un exemple de rédemption



STF/AFP

Né dans une famille bourgeoise de Saint-Germain-en-Laye, Jacques Fesch (1930-1957) avait braqué un agent de change en 1954 afin de s'acheter un bateau. Ce braquage tourne à l'échec et, dans sa fuite, Jacques Fesch tue un policier, Jean-Baptiste Vergne. Il est condamné à mort. En prison, il se convertit au catholicisme. Il est guillotiné à la prison de la Santé le 1^{er} octobre 1957. Le cardinal Lustiger ouvre en 1993 le procès en béatification de Jacques Fesch, considéré comme un exemple de rédemption. Son histoire est connue grâce à la publication de son journal de prison, destiné à sa fille, *Dans cinq heures, je verrai Jésus*, devenu un best-seller de la littérature spirituelle. Il y décrit son quotidien, et y dénonce aussi la dureté de la condition carcérale et la peine de mort.